

SDF à VINGT ANS
sous influence d'une lune dichotome.
VLAN !

PROLOGUE

Certains passages de ce roman sont basés sur des faits réels. D'autres ont été imaginés pour accentuer l'authenticité des allégations.

Une maisonnée avait réuni une mère, un père, leur premier fils Yassine, leur fille Sarah et Nassim, cet enfant qui me ressemble trait pour trait. Je vous ai brossé les portraits de ces protagonistes et dressé le bilan de leurs expérimentations du monde. On aurait pu les inscrire au panthéon des comètes erratiques s'il en existait un. On suit les traces de chacun sans véritablement les cristalliser durablement sur la planète. Ils avaient choisi comme port d'attache, la terre du Pakistan où naquit le patriarche et sa lignée. Des années d'éclosion d'un amour immuable entre saisons de paix et d'autres sanglantes à spéculer sur la fin définitive des combats. Mais, les variables géopolitiques des pays ne leur assurèrent pas la sécurité nécessaire pour implanter leurs racines sur ce sol à l'équilibre instable. Pourtant, patriotes sans bornes, deux d'entre eux y périrent par les armes. Quant à moi, en construction psychique, on dut m'extraire de ce marasme pour m'assurer de vivre. J'avais assisté à ces tragédies presque en spectateur. L'occident me tendit la main. Je vécu entre tempêtes et tornades, idylles et rebellions dans un labyrinthe où je m'étais égaré.

CHAPITRE 01

VLAN !

La porte s'était refermée violemment deux ans auparavant l'épisode bucolique ci-après relaté. Malgré ma position sur notre arbre généalogique démontrant que je suis d'origine pakistanaise ; je me sentais français de souche par ma mère, un métis fondu dans une masse de vertébrés. Je vivais des passions dont celle-ci avait puisé somme d'émotions en mon cœur déchiré. Je poursuivais mon chemin sans ceux qui m'avaient enseigné les irréfragables valeurs de la vie : subtiles et incontestables. Le cocon protecteur de mon père, ma mère, mon frère et ma sœur s'était déchiré dès lors que je fus amputé de leur hémorragie d'amour. L'un après l'autre, les membres de mon édifice domestique s'éteignaient ou s'effaçaient de mon aire d'apprentissage. Avant d'énumérer les tourments de mon parcours, je me plais à vous narrer d'arachnéens moments de l'existence, des toiles éthérées de désirs avouables ou pas.

Juin deux mille dix-sept, l'été s'installait sur la jetée. L'astre solaire manifestait son enthousiasme à réchauffer notre terre malgré des vents récalcitrants. Quant aux nuées vaporeuses, elles s'étaient dispersées dans l'immensité du ciel. Ces masses aux formes inspiratrices en suspension, modelées dans l'atmosphère, présageaient de sporadiques ondées. Au loin, on apercevait un continent où il m'avait été agréable d'y séjourner pendant mes dernières vacances. J'avais fêté mes vingt printemps en avril. Je marchais en solo sur un sable chaudement éclairé par un soleil radieux.

Elle était venue en cette contrée avec pour unique bagage sa jeunesse. Alors que je tentais de cicatriser les ultimes blessures d'un passé révolu ; mon regard se focalisa sur une tignasse brune frisée. Une longiligne silhouette détourna la tête dans ma direction. Je compris que cet angélisme hanterait mes nuits. Les vagues se brisaient inlassablement sur la côte sauvage où elle avait échoué en recherche d'une liberté. Ses yeux souriaient en pleurant les regrets de sa terre persécutée. Elle m'avait remarqué et je le savais. Après plusieurs minutes d'observation, j'épelais les balbutiements d'une nouvelle de Maupassant dont elle tenait l'ouvrage en vis-à-vis de ma personne. Elle articulait, « îles Sainte-Marguerite et Saint-Honorat... assises autour de Cannes... » une région que je déshabillais sur mon cahier secret, sorte de journal intime où défilaient sur des pages entières les tendances de l'esprit.

Deux jeunes gens la rejoignirent sur le ponton où elle se divertissait des mots de l'auteur, quand une discorde houleuse éclata entre les trois protagonistes. Je tendis l'oreille afin de saisir des bribes de leur altercation. Elles vociféraient des imprécations vers le ciel. À mon

étonnement, je réalisais ne pas comprendre leur langage. Les nymphettes des temps modernes, certainement des levantines, bavardaient vivement dans un dialecte de leur région orientale. Celle qui avait attiré mon indiscretion, depuis mon errance sur la plage, se rendit compte de ma présence. Alors, elle fit taire ses interlocutrices et me jeta un regard perçant scrutateur. J'étais troublé et considérablement déstabilisé. Néanmoins, j'étais subjugué par sa peau lisse au teint halé qui lui procurait un charme saisissant. Sa chevelure épaisse, crépue, d'un brun ténébreux m'invitait au fantasme. Sa bouche pulpeuse, bien que finement dessinée, m'enivrait d'un baiser imaginaire dont j'aurais volontiers goûté les saveurs. La contemplation de mon ondine me renvoya à la réminiscence de ma sœur. Elle n'était pas que belle ; elle était effroyablement sublime. Un danger imminent rôdait. Son charme m'appâtait tel un poisson à l'hameçon. Elle m'avait ferré.

Soudain, j'entendis un écho qui m'exhortait à la regarder.

- « Ohé ! Vous, là-bas, je vous ai remarqué. Mes amies et moi-même nous excusons de vous avoir dérangé.

- N'ayez crainte, en aucune façon vous ne m'avez importuné. J'étais juste un peu indiscret. Aussi, c'est moi qui devrais m'excuser. Une aussi charmante femme ne devrait pas devoir se justifier.

- Nous sommes impétueuses, parfois virulentes voire exaltées, mais en aucune façon nous ne vous aurions manqué de respect.

- Loin de moi une telle supputation ! Vous m'aviez juste intrigué. »

Ce fut ainsi, par ce cafouillage de justifications inutiles que nous fîmes connaissance. Avec une désinvolture obvie et sans inconvenance, Sherine qui signifie charmante en arabe était le prénom d'une princesse arménienne. Elle s'invita sur ma serviette de plage largement déployée en laissant ses amies à leurs divergences d'opinions. Si la foudre avait sévi à cet instant, elle n'aurait pas fait autant de dommages que ceux que je venais de subir face à cette jeune femme. A l'été de ma vie, où la vingtaine s'installait insensiblement avec son lot d'incohérences, mon cœur battait la chamade pour une jeunesse dorée. Par le passé, je m'étais promis de ne pas faire d'entorses à mes convictions quant aux effusions interdites. Je n'avais jamais été enclin à approuver une romance avec une inconnue déracinée de sa patrie. Cependant, des sentiments impromptus avaient envahi le siège de mes pensées et je devais faire abstraction de mes principes. Nous nous revîmes maintes fois avant de délivrer notre liaison à ciel ouvert. Nous conjuguions nos désirs sans nous soucier de la désapprobation générale. Naïvement, elle me promettait un avenir auquel je consentais, conscient toutefois de l'utopie

d'un projet irréalisable. Complaisamment, je me laissais entêter par son parfum. Elle me fascinait. Elle m'avait révélé ma part de féminité dans ses plus obscurs retranchements. Sherine m'avait délivré des dictats imposés par les intolérants. Notre chambre se souvient encore de nos promesses inavouables. Nos corps transpirent implicitement de fragrances sur notre peau. Nos mains rejouent dans l'absurde l'épopée de nos caresses. Nous avons combattu les préjugés auxquels nous nous heurtions. Croire n'est pas savoir ! Espérer n'est pas gage de réussite !

Finalement, nous n'avions rien en commun Sherine et moi. Elle parlait religion alors que j'étais athée. Elle voulait fonder une famille alors que je n'y pensais pas. Elle avait étudié brillamment six langues dont le chinois alors que je maîtrisais douloureusement l'anglais. La cohésion intellectuelle qui nous obsédait se résumait à la littérature française. Les convergences qui nous avaient unis sur les mêmes draps nous séparaient aujourd'hui face à l'adversité. Le destin s'apitoie peu sur les âmes éprouvées. L'expatriée dû se résoudre à quitter le territoire afin d'éviter la reconduite en son pays. Elle m'implora de la chaperonner dans son exode pour lui garantir la sécurité. Le couperet tomba sur un manteau nébuleux. Je ne la suivrai pas. Les yeux dirigés sur le tableau d'affichage, elle se dirigea sur le quai de gare. La démarche assurée, les yeux hagards, la coquette tourterelle d'une gracieuse beauté compta un billet à destination d'un univers exotique fruits de la passion. Ce fut son chapeau de paille qui me renseigna que la belle courtement vêtue allait là-bas. Le plastron de son tee-shirt détaillait un soleil éclatant et des palmiers tropicaux sur un sable blanc. Un train la conduira à un aéroport. Puis, un oiseau d'acier s'envolera à l'aurore vers de mirifiques découvertes organisées. Et, ses conquêtes seront démasquées sur les écrans de films aux scénarios approximatifs.

Le kaléidoscope de nos différences avait eu raison de notre histoire. Nos miroirs ne reflétaient plus les mêmes réalités. Nous devons cesser de rêver à l'impossible. Je ne pus pas me contraindre à la suivre. À une autre époque ou dans un autre contexte économique, j'aurais, peut-être, pu envisager une issue quelconque à ses côtés.

En décembre deux mille dix-sept, je reçus un courriel d'une ancienne amante repentie.

- « Bonjour, c'est Sherine. Te souviens-tu de moi ? Nous nous sommes aimés. Je dois te l'avouer aujourd'hui, tu avais raison. Depuis notre rupture, j'ai épousé un homme merveilleux. Une grossesse s'affirme. Merci. »

À la lecture de son message, j'ai pleuré. Pourquoi ? Je ne le sais pas. Enfin si, je ne le sais que trop justement ! C'est alors qu'une douce brise sécha mes larmes. Cette liaison aurait pu m'inciter à repenser ma vie.

Le cliché du bitume réapparaissait dans mon champ de vision.

Moi, Nassim, j'ai connu des écoles antithétiques du savoir et pourtant, je suis le plus ignare des cyclopéens, fait d'un bloc dans l'expectative. Un mecton de glaise imperméable à l'intelligence spontanée et modelable à souhait. Je me restreins à ne croire que ce que je vois et pas toujours !

Chez mes parents de cœur.

- « Dites donc fiston, il me semble que tu devais réviser pour tes examens ce soir au lieu de sortir avec tes copains.

- Je réviserai demain, ce soir on a une sortie organisée depuis déjà une semaine. Les potes comptent sur moi. Lâche un peu l'affaire, s'il te plaît.

- Je suis désolée mon garçon, mais tu ne sortiras pas ce soir. Et vu ton dernier bulletin, tu dois avoir des cours à réviser. Il est hors de question que tu sortes. Encore hier, je parlais avec ton père et il me disait de te fixer des limites quant aux sorties avec tes copains.

- T'inquiète pas, je te jure que je travaillerai toute la fin de semaine. Pis, mon bulletin n'est pas désastreux. J'ai la moyenne.

- Cesse de jurer et écoute mes conseils. Certes, il n'est pas désastreux, mais à deux doigts d'égratigner la catastrophe dans certaines matières. Ce ne sont pas les copains qui passeront les tests à ta place. Ne recommence pas le cinéma que tu nous fais depuis des mois déjà !

- J'ai quand même plus de dix en français et en maths, les matières principales.

- Evidemment, si tu te limites à deux matières... Sache une chose, il n'y a pas que deux matières proposées à l'examen. Tes notes ne sont pas mirobolantes, juste acceptables ! Si on regarde les notes en sciences, en physique et en géo, tu as du boulot ! Ecoute nos préconisations, elles te permettront d'obtenir ton diplôme. On ne se contente pas de si peu de notions pour se classer dans les premiers.

- Salope ! J'en ai rien à foutre de tes bobards. T'es toujours en train de me fliquer.

- Comment ! Tu peux répéter ce que tu viens de me dire là ? Tu m'as encore insultée si je ne m'abuse. Point de dispute, tu restes là ce soir et tu bosses tes cours.

- Cn'est pas toi qui m'empêcheras de sortir. Allez, pousse-toi de devant cette porte.

- Je ne te céderai pas quoi que tu dises ou fasses. File dans ta chambre. J'en ai marre de me répéter. Tu t'exécutes maintenant.

- Tu me fais marrer là. Tu m'donnes des ordres, hein hein ! T'as vu comment t'es fine toi pour m'empêcher de passer. Oust dégage de là sinon j'fais un carnage.

- Tu oses me menacer. Alors là tu tombes mal, ce n'est pas un gosse de ton âge qui risque de m'intimider. Pour la dernière fois, je te demande d'aller réviser tes cours dans ta chambre.

- Ne mcherche pas ou tu vas morfler Jte promets quça va chauffer grave.
- Ne dépasse pas les bornes. Ne fais pas un pas de plus. Ne me touche pas. Encore une invective et tu prends la porte. » hurlait une mère consternée.
- Ferme ta gueule la yeuve ! De toute façon c'est la hass avec vous les parents.
- Un flot de grossièretés ! Cesse d'utiliser ton langage d'inadapté. Tu aurais dû éviter de te faire virer de ton stage comme un malpropre pour la énième fois. Viré de ton premier bahut, viré des postes saisonniers que tu as occupés et maintenant viré de ton stage, ton ultime recours pour obtenir un diplôme équivalent au baccalauréat. Ils t'ont laissé une dernière chance en acceptant que tu passes les épreuves, saisis là.
- Ce ne sont pas tes oignons. T'es pas ma daronne ! Toujours en train de m'emmerder avec tes plaidoyers à deux balles, je ne suis accusé de rien. T'es pas mon avocat et encore moins le procureur ! J'ai le seum maintenant. Mais vous allez me lâcher un peu là !
- Change toute de suite le contenu de ton langage ou tu vas...
- Je vais quoi bande de pourraves, taisez-vous ou je vais m'énervier pour de bon. Et puis, jm'en balec ! »

Le père excédé par tout ce vacarme, descendit de l'étage où il travaillait dans son bureau.

- « C'est quoi tout ce cirque ? Parle à ta mère sur un autre ton s'il te plait. J'en ai ras le bol de ces insanités. Mais pour qui te prends tu ! Ici c'est chez nous. Tu dois te plier à nos règles.
- Pouah ! jvois le délire. C'est chez vous et pas chez moi. Jsuis qu'un gosse que vous hébergez dans votre bicoque. Toujours le même refrain et jm'en bats les couilles.
- Je viens de te dire de nous parler sur un autre ton. Jne suis pas ta mère moi. Va faire ce qu'elle t'a demandé et basta !
- C'est ça, jdois t'obéir au doigt et à l'œil. T'es qui toi, t'es pas mon daron, rien à voir avec mon père, juste un intérim !
- Jte reconnais plus ! Un vrai ptit merdeux toi qui étais si gentil ! Tu nous crèves les tympans en gueulant, tu m'agaces et je sens que ça va mal finir cette histoire. »

Pour la première fois, dans le foyer, ce père de substitution s'était exprimé sans ménagement. Irrité au plus haut niveau, il contrôla sa colère. Il préféra hocher la tête en guise d'insatisfaction. Les nerfs à vif, Nassim brandit un parapluie en direction de sa mère que son père eut juste le temps d'intercepter avant que l'arme ne s'abatte sur l'épaule maternelle. Ce fut à ce moment précis que la police frappa à la porte.

Il avait pourtant reçu de bons enseignements selon un genre didactique le temps de son séjour. De ce fait, il avait assimilé les règles de bonne conduite enseignées par ses parents. Les voisins vantaient sa politesse lorsqu'ils le croisaient en dehors de son cocon familial d'où

l'incompréhension d'être témoins de scènes d'une grossièreté dérangeante. Ils s'offusquèrent devant ce déchaînement de violence verbale auquel ils assistaient. Il n'avait jamais commis d'actes de délinquance. Il n'était pas formellement en échec scolaire, juste en apesanteur intellectuelle selon ses professeurs. Il rencontrait son lot de difficultés, notamment de concentration, en somme une inconstance légitimée par l'adolescence. Aucune addiction à relever, sauf peut-être, une irritabilité nerveuse exponentielle. Il ne fumait pas et ne buvait pas d'alcool. Quant aux substances illicites, il les condamnait. Ses parents n'avaient pas décrypté les signes précurseurs de son malaise, camouflés sous son apparence sociable. Nassim n'avait jamais explicitement montré de repli identitaire vis-à-vis de ses proches et de ses amis. Par contre, son attitude psychologique variait considérablement avec ses autres contacts tous confondus. Souvent il envenimait les débats lorsqu'il tentait de faire accepter ses points de vue sur la société. Indépendamment de sa volonté, il attisait ainsi les chamailleries. Et, depuis des mois, il manifestait un rejet de l'autorité maternelle. Et pas seulement de l'autorité suggérée par sa mère, mais également de ses recommandations bienveillantes. Il refusait tout en bloc. Il se présentait sous un physique agréable malgré un caractère énigmatique. Un personnage impénétrable retranché sous la cuirasse d'un coriace, une barricade essentielle à son équilibre.

Un jeune homme à l'esthétique harmonieuse, d'une taille convenable, un mètre quatre-vingt-sept pour un poids de soixante-quinze kilos. Des critères de beauté flatteurs. Une plastique en phase de se modeler, le signe d'un processus de métamorphose d'un corps en perpétuelle évolution. Un présumé bel homme en devenir. De longs doigts effilés prolongeaient l'extrémité de ses membres supérieurs lui donnant l'aspect d'un pianiste. Des lèvres finement dessinées et un nez concave au centre d'une figure à l'ovale peu prononcé. La symétrie presque parfaite de son regard solidement chevillé intimidait la plupart de ses amis. Un regard noir et intransigeant qui pouvait générer des tensions chez ses interlocuteurs. Un individu n'acceptant pas facilement les suggestions moralisatrices. Malgré cet aplomb ancré en sa personnalité, le pseudo adonis vivait sous l'emprise d'un débordement d'antagonismes. La rivalité entre le moi en désaccord permanent avec le je dois faire. Le tsunami des turbulences de l'adolescence pervertissait son comportement. La perversité de la transformation biologique résidait dans le sens où elle modifiait son tempérament. Des variations constantes de l'humeur désocialisaient l'adolescent pourtant en quête de reconnaissance. Un raz de marée incontrôlable de pensées contradictoires donc incompatibles pour créer des liens avec son entourage. Il lui était impossible de nouer des relations logiques et interdépendantes avec autrui, enfin, avec ceux évoluant dans sa sphère intime. Il se marginalisait pressentant les

ambiguïtés relatives à l'édification de son savoir. L'acceptation de soi est un vaste programme à ce seuil de l'évolution psychique. Les affects en ébullition, l'empathie envers autrui minaudant suscitant l'impossibilité de concrètement se consolider. On haït aussi vite que l'on aime. On évalue l'hygiène conformément à la nôtre. Parfois, on picole dans les réceptions engorgées de lolitas aux décolletés songeurs pensant se donner une prestance. Sain de corps, il ne négociait pas avec ceux qui s'adonnent à l'alcool. Un verre ou deux dont un soda ! On ne fume pas quotidiennement, mais on clope pour frimer. Une marée poreuse de jouvencelles aguicheuses se trémoussaient. Il n'était pas concerné par les volutes de fumée. Quant aux filles frivoles qui encombraient ces endroits assourdissants ; leur impudence l'embarrassait. On conteste les avis parentaux, on contredit les suggestions de nos aînés, on se dément de nos croyances, on critique les institutions, on se revendique d'un corps politique pour se donner de l'importance et l'on nie notre intolérance inconcevable avec le fondement de notre éducation. Les parents se demandent pourquoi les adolescents s'opposent surabondamment à leurs opinions et à leurs jugements. Sachez qu'ils ne le font pas exprès. Ils répondent à une forme d'impulsivité. Je ne défends pas leur cause et je n'endosse pas non plus le rôle de porte-parole. Mais, étant donné que je suis un de leurs semblables ; je les comprends un peu mieux que les adultes. Je me sens terriblement connoté à leurs contradictions. C'est le terme actuel que l'on utilise pour définir l'entre-deux corps, mi-enfant et mi-adulte donc une pseudo-objectivité. L'adolescent introduit systématiquement une objection au centre de toutes les connexions comme un réflexe d'une animalité primaire qui lui échapperait. Il ne déciderait pas d'agir. A l'adolescence, enfin pour ce qui me concernait, je me refusais à choisir la réflexion préférant me référer à l'instinct surgissant de l'inconscient ou à un râlement de l'écume d'une vague sur un récif.

Mercredi quinze juillet deux mille seize, dix-huit heures quinze minutes.

La veille au soir, la famille s'était rendue au feu d'artifice : la célébration du 14 juillet 1789. On commémore ainsi la prise de la Bastille, le symbole de la fin de la monarchie. Tous les ans, on se réunissait sur la plage. Nassim avait accordé peu d'importance à la fête nationale. Pourtant, il avait consenti à se rallier à la mouvance afin de vaquer à des occupations festives avec des potes. Ensemble, ils avaient regardé vers l'horizon, ils avaient commenté les mêmes envolées de lumières de feu, ils avaient plaisanté autour du même repas, ils avaient rigolé, en somme, ils avaient passé une agréable soirée. Ils s'étaient révéchés et s'étaient aimés. Quant à un moment, ils s'étaient perdus de vue.

Vlan ! Les portes claquent. Vlan ! Les murs tremblent. Vlan ! Les volets s'ébranlent. Pim Pam ! Les chaussures tambourinent dans le couloir. Gling ! les couverts tombent sur les

carreaux. Des « Vlan ! » répétitifs et des « Pim Pam ! » incessants. Des grondements retentissaient ainsi des cymbales colériques, des sons polyphoniquement wagnériens sans le génie du compositeur. Et les oiseaux ont cessé de chanter. Même le chien a cessé d'aboyer.

Episode du départ ...

- « Tu plaisantes ! Maman, dis quelque chose. Non ce n'est pas possible ! Vous ne pouvez pas me faire ça ? Maman s'il te plaît, dis-leur que je ne recommencerai pas. Pardon ! Pardon ! Pardon ! Je t'en supplie, explique-leur. Jne suis pas moi-même !

- Calme toi ! Il n'y a rien à expliquer. On t'avait prévenu, ton attitude n'est plus acceptable. Pardon fiston. Je t'aime, nous t'aimons.

- Croyez-moi, je ne le fais pas exprès. Je vous aime tout de même ! Vous le savez que je vous aime. Pitié gardez moi. Ne me lâchez pas, j'ai besoin de vous.

- Dès que tu parles, l'air devient irrespirable. Tu beugles, tu brailles plus fort que tout le monde avec ou sans raison d'ailleurs. Tu t'égosilles pour nada !

- Maman ! Tu sais bien que je n pense pas ce que je dis. Je suis juste impulsif. Vous devriez le savoir depuis que vous me connaissez.

- Ces faits se reproduisent trop souvent. Tu n'as plus d'excuses ! »

Une fois de plus, j'avais grimacé à m'en déformer l'ovale de ma rougeaude trogne, j'avais tapé trop sèchement mes santiags sur le carrelage, j'avais crié hyper fort, j'avais craché trop d'aversions, j'avais vomi tous les codes édictés, j'avais dépassé les bornes comme me le répétait ma mère depuis déjà deux ans. J'avais refusé la concertation. J'étais devenu la lie de notre clan bien que je ne fusse jamais une racaille, sauf, peut-être à la rigueur, un résidu violacé gorgé de colère sans cause réelle. Un Zeppelin hard-rock incontrôlable ! J'étais à la fois atrabilaire et ordurier sans les raisons qui auraient pu justifier ce comportement. Je croyais, niaisement ou innocemment, m'affranchir des codes prescrits par les fondateurs des doctrines politiques, économiques, religieuses, philosophiques, sociales et j'en passe. Le leitmotiv qui caractérisait ma vie se nommait une liberté sans aucune concession, sans vraiment de principes adaptés, sans limite, ingérable et indigeste. Je pensais qu'elle devrait passer par le rejet des opinions dont je n'étais pas instruit donc que je méconnaissais. Peu m'importaient les palabres ou les litiges. Mon application du concept de l'insoumission se symbolisait par la protestation. J'exécrais tout ce que je n'idolâtrais pas. Ainsi, j'allais grossir les statistiques de personnes itinérantes pour ne pas me cataloguer dans la catégorie d'un sans-abri. Je vivrai sans toit pour me protéger des canicules et des intempéries. Je ne mangerai plus à ma faim, ça c'est certain. Je ne gaspillerai plus l'eau sous la douche. Je ne porterai plus de linge repassé. Je n'aurai plus mes chaussures impeccablement lustrées ni mes baskets

proprement blanchies. Maman ne me donnerait plus mon argent de poche pour aller chez le coiffeur et pour mes dépenses courantes. Je n'aurai plus à ranger ma chambre bien que ce ne fût jamais une contrainte. Qu'importe, je serai un benêt d'aventurier. Certes, je n'aurai plus d'obligations, mais à quel prix ! Où irai-je m'implanter ? Quelle terre m'acceptera et sous quelles conditions ? Vingt minutes montre en main après le déchainement de ma colère ; une escouade d'hommes en tenues de service apparut. On aurait cru des mouches à l'affût d'un morceau de barbaque à dévorer. J'étais devenu une bidoche à ficeler avant de la faire frire sous le soleil flamboyant de l'été. Alors, je fis d'ultimes tractations.

- « Promis je sortirai tous les jours les poubelles, je nettoierai la voiture et je rangerai le garage. Je passerai aussi l'aspirateur dans ma chambre et je ne laisserai plus trainer mes vêtements. Cerise sur le gâteau, je ne crierai plus sur vous. »

Je n'eus pas le temps de leur proposer mes nouvelles résolutions.

Vlan ! Inévitablement, des voisins étaient intervenus. Le vacarme provoqué suite aux querelles les avait alarmés. Ils nous avaient alertés qu'un jour je devrais renoncer aux invectives, aux tapages, aux cris et aux menaces que je proférais contre ma mère lorsque ma colère dépassait un seuil trop élevé de décibels. Aucune hargne courroucée n'était préméditée car je ne les pensais pas, je ne les entendais pas, je ne les visualisais pas, je les vivais et c'est bien pire d'ignorer le déclic qui déclenche une colère que de la manifester impunément. D'ordinaire, je ne montrais aucune animosité envers les autres. Aux yeux de tous, j'étais un jeune homme correct, aimable, modéré, bien sous tous rapports et équilibré. Quoique, au moins deux personnalités identifiées s'étaient accaparé mon être. Elles se dissociaient en deux aspects incompatibles par leur opposition de caractères. Mes humeurs variaient selon que l'un ou l'autre de mes attributs se manifestait entre fluidité et inflexibilité. Ce début de soirée pathétique avait déclenché l'exaspération des voisins. Ils avaient appelé la police qui s'était déplacée rudement vite pour se pointer devant la porte de notre demeure. Peu de pourparlers ! La tension nerveuse palpable ne permit pas d'instaurer un dialogue. Une fois n'était pas coutume, j'aurais accepté une forme d'expression commune à tous c'est-à-dire une conversation entre tous les intervenants, enfin je crois. Toutefois, j'admets cette disposition à mon égard, facile à comprendre vu le contexte. Les porte-voix de la réglementation, les policiers, tranchèrent dans le vif du sujet en deux temps trois mouvements. Donc, un agent de police judiciaire m'avait sommé de partir après m'avoir demandé mon âge. Au fait, ils ne m'ont jamais lu mes droits ; je n'étais pas jugé juste viré. Il aurait pu me paraître sympathique s'il m'avait accordé au moins une minute de son temps à écouter ma version des faits, quoique, vu la toile de fond, je n'aurais pas été épargné. Finalement, qu'ils exécutent leur

sentence et me fichent la paix, pensais-je encore sous le coup de la colère. Une policière et deux agents de corpulence moyenne, ne laissant rien transparaître de leur musculature dissimulée sous des uniformes d'un bleu délavé qui avaient dû servir depuis un certain nombre d'années, exécutèrent leur mission. Bref, des anodins au service de la fonction régaliennne, probablement d'avenantes personnes ! Le plus grand, un blond blafard au regard chargé d'épuisement s'assura de l'aspect légal de l'intervention avant de me faire décamper ; il devait vérifier mon identité. Dans le cas présent, la loi est la loi, point d'orgue. Dès lors, j'encaissais une violence psychologique inouïe qui raviva des souvenirs enfouis. Les rôles s'inversaient à tel point que nous étions tous devenus des victimes les uns des autres, peu importe les dommages collatéraux. Le fait que j'eus dix-huit ans, au moment de m'isoler de ceux que j'assimilais aux miens déculpabilisait les adultes. Ils auraient dû tenter de nous apaiser au lieu de se référer exclusivement au code civil. Je fulminais silencieusement prenant gare de ne pas les déranger dans l'exercice de leur fonction. Apparemment, ils avaient d'autres dossiers plus urgents à traiter que de perdre leur temps avec un paumé. Un éraflé par son égo, un écorché vif apeuré ! A quoi bon perdre du temps avec un révolté, insolent, et carrément effrayé d'être livré en pâture à la civilisation ? Que fera-t-elle de moi celle qui m'a vu naître ? De toute façon, dès ma conception j'étais déjà un fœtus perdu. On n'avait pas pronostiqué mon avenue au calendrier de l'humanité. Pourtant, finalement la planète terre accepta de me recevoir en son sein. On me nourrit, me fit grandir et l'on m'instruisit des fondamentaux. Alors, dites-moi, vous qui vous targuez d'avoir un capital expérience, quelle devait être la raison de ma naissance ? Quoi qu'il en soit, je n'engendrerai aucune haine vis-à-vis de mes créateurs. De toute façon quoi qu'il arrive, on se demande constamment ce que l'on fait sur cette terre. Ma mère et mon père m'aimaient par la force des choses. Je façonne la vérité sachant pertinemment que ma mère ressentait pour moi de doux épanchements et porte encore en son utérus les stigmates de la procréation. Je parle au nom de ma génitrice et de ma mère adoptive. La preuve étant qu'elle n'avait pas pu se résoudre à avorter des gamètes mâles en fécondation. Donc, elle laissa l'embryon germer en sa matrice. Pensait-elle que je ne fus qu'un avorton ? Tandis que l'autre matrice aux multiples interstices imaginaires entre des muscles inexistantes, vu que l'on avait retiré l'utérus de cette mère adoptive, n'avait jamais existé. Cette mère dont j'aurais pu vous parler, celle qui m'a fait naître n'est pas celle qui m'a jeté à la rue. Cependant, j'aurais aimé qu'elle soit également celle-ci afin de lui pardonner son forfait. Quant à mon père, le faussaire, ce n'était pas comparable. Il avait subi mon avènement tardivement vu sa maturité programmée avancée. Il n'avait pas été préparé pour recevoir ce troisième cadeau de la vie. Je ne le comparerai pas à un junkie bien qu'il aurait sans aucun

doute adhéré à un groupe d'illuminés suspendus à leurs délires. Mon père était perdu, ma mère s'était perdue donc je ne pouvais être qu'un fœtus perdu : un rebut vil et méprisable. Analogiquement, j'aurais pu être une lettre sans destinataire, retournée à son expéditeur sans se soucier de son devenir. Ce père dont je vous parle qui ne m'a pas conçu avait entériné la décision de cette mère rapportée. Il y eut coalition de ces deux êtres qui m'avaient accordé une partie de leur vie. Cependant, j'aurais aimé qu'il le soit, ce père potentiel, de loi sanguine, afin de lui pardonner à lui aussi son forfait bien que les liens d'une filiation naturelle auraient pu réagir d'une manière analogue face à l'infinitude de ma violence. Je ne pourrai donc pas les blâmer ces parents illégitimes qui s'étaient occupés de moi comme ils se seraient occupés de leurs héritiers. Je n'ai pas le devoir de justifier leur comportement. Je n'ai pas à démontrer la véracité de leur agissement. Quoique ! Serais-je un cérébral comme l'on dit populairement ?

Rétrospective de causeries entre mes parents adoptifs :

- « Faudrait qu'on discute du gamin. Tu devrais le sortir de son écrin de câlins.
- Y a bien qu'un homme pour dire de telles âneries. Déjà qu'il n'a pas eu beaucoup de chance dans sa vie et toi tu voudrais que je le prive de tendresse. Mon pauvre chéri, ils t'ont lobotomisé ! Tu vas finir par me faire sortir de mes gonds.
- Calme toi ma chérie, je me suis juste mal fait comprendre.
- C'est le moins qu'on puisse dire. Tu déblatères des trivialités à propos de ce même qui dépasse mes capacités auditives. Explique-moi ! Délivre-moi tes arguments qui m'inciteraient à réfréner mes élans de tendresse envers Nassim. Tu oublies qu'il n'a pas quinze ans et a pourtant déjà vécu un lourd bagage d'horreurs. Et tu me dis que je lui porte trop d'attention.
- Je le sais tout ça, tu me le répètes à chaque fois. Je ne te reproche pas l'attention que tu lui portes, mais tu le cajoles souvent sans raison alors qu'il prend pas mal d'assurance depuis qu'il va au lycée. L'outrecuidance passait encore mais pas la violence.
- Tu n'y connais rien en ado ! Tu es un novice ! Il n'est pas violent, il est excédé. Quelquefois impétueux ! C'est l'anxiété qui le rend ainsi. Sans vouloir te rabaisser sur tes aptitudes pédagogiques, le mode didactique qui lui conviendrait serait le mien. Tu déconnes mon très cher mari.
- Voilà que tu parles jeun's maintenant. Ce serait nous qui devrions être excédés. Je comprends que tu le trouves attachant, moi-même je l'aime. Il a beaucoup souffert. Certes, après avoir traversé les épreuves dont il nous a parlé ; il aurait besoin de reconnaissance.

J'insiste sur le fait que la légitimation est une chose et l'ingratitude en est une autre. Ce n'est quand même pas le dernier des imbéciles !

- Tu recommences avec tes bla-bla-bla afin de le culpabiliser. Quoique, on est au moins d'accord sur un point primordial. Le gamin a déjà beaucoup trop souffert et mérite de recevoir encore plus qu'un gosse issu d'un milieu euh, enfin, je veux dire conventionnel.

- Je renonce à débattre contre toi ma tendre épouse. Je n'aurais jamais gain de cause quoi que je dise sur lui. Et puis, je comprends ta position. J'accepte que tu ressenties l'instinct maternel pour lui prodiguer des conseils. Toutefois, je n'adhère pas à ton laxisme.

- Mais il y aura un *mais* n'est-ce pas ?

- Tu me connais bien ma chérie. Oui, il y en aurait bien un *mais*, minuscule, insignifiant quoique digne de réflexion. Ne t'implique pas autant dans le registre de la fibre affective. On croirait voir une louve quand tu parles de lui. Tu n'as pas à le protéger à chacune de ses incartades. La naïveté ne s'inscrit pas à ton palmarès. Tu te sens trop concernée par son avenir alors que l'on ne sait pas encore pour combien de temps il restera chez nous. Ne perds jamais de vue que nous ne sommes qu'une famille d'accueil. On ne l'a jamais légalement adopté car il n'a jamais été adoptable, tu le sais tout aussi bien que moi !

- Ben ! Quelle vilaine expression pour définir ce que nous sommes pour lui. Il est des nôtres un point c'est tout. Pèse un peu tes mots ma moitié ! D'une part, je ne suis pas une mère crédule vis-à-vis des jeunes, juste un peu plus tolérante que la moyenne. Et d'autre part, nous veillons sur lui, donc c'est indéniable que nous prenons part à son éducation.

- Bref, je ne voulais pas te blesser. Dans le fond, il n'est pas un mauvais bougre. Je constate simplement que depuis un certain temps, je perçois une forme de rébellion qui sommeille en ce garçon. Sommeille étant un euphémisme choisi pour ne pas t'énervier. J'ai constaté qu'il débite impudemment des termes grossiers. Il ne te ménage pas beaucoup depuis plusieurs semaines.

- Je le sais tout cela. Tous les jeunes de notre époque se parlent grossièrement entre eux sans pour autant passer au stade de la délinquance. On peut lui pardonner des excès de langage vu son âge.

- Il ne s'agit pas de s'ingérer dans son comportement avec ses potes. Tu t'égares ma chérie, l'âge n'est pas une excuse pour se permettre l'insolence. En ce moment il déborde d'impertinence. Trop irrévérencieux ! Il ne te témoigne pas le respect auquel une mère doit prétendre. Parfois, son comportement atteint un niveau d'indécence que l'on ne devrait pas tolérer.